



François Boddaert

Couture-écriture

Dans le noir du paradis de France Billand
(éd. Tituli, 2013)

Ni à proprement parler récit (c'est le sous-titre) de formation non plus que souvenirs de jeunesse, *Dans le noir du paradis* tient plus de l'essai romanesque de réappropriation de l'enfance (et donc du soi adulte), à travers les aventures de Madame Faglia (« *mamie* ») qui est tout autant la figure tutélaire de ce livre familial que la matrice dont la narratrice est issue et qu'elle interroge au fil des pages, en quête de sa propre histoire.

Dans le pagus franc-comtois, entre Belfort et Valdoie, une manière de Carte du Tendre est déployée, sur quoi la grand-mère accomplit son destin en le fouettant – sorte de lionne belfortaine à la mode dandy des campagnes : un peu hautaine, donnant le « la » familial, se moquant du qu'en-dira-t-on, et d'une énergie vitale dont l'humour froid (parfois cynique) est certainement la marque essentielle ! Mais cette forte nature, qui impose son rythme à tous, porte et manipule le quotidien de son entourage, et fascine la narratrice, n'est-elle pas, en vérité, le parangon de l'égoïsme ? Ce livre devient alors, sous la biographie chamboulée, une enquête sur la psychologie dévoilée de Madame Faglia : « *Reste la seule question : comment fait-elle pour toujours suivre son bon plaisir sans jamais se soucier de rien ni de personne ?* ». Et tout le récit gravite autour de cette question lancinante, interrogeant les chemins creux, la machine à coudre, certain café, les jeux d'enfants, les petits drames (et quelques grands qui, justement, noircissent le paradis perdu) des relations humaines, sous le regard d'une enfant redevenue telle le temps du livre. La couturière est de la trempe d'une Emma Bovary – la mort-aux-rats en moins ! Et c'est ce mélange de tendre fascination pour la vie finalement ratée de sa grand-mère et de curiosité intime pour ce qu'elle dit de la narratrice elle-même (son histoire propre dans le continuum familial) qui donne sa gravité au livre.

La phrase précise de France Billand (couture-écriture, pourrait-on dire), alliée à un humour efficace, la sûreté des dialogues, la cadence du récit – tout ce par quoi *Dans le noir du paradis* est écrit –, donnent à ces pages une force peu commune. Il n'est que de lire ce passage : « *On s'aperçoit alors qu'un nez est une forme absurde et tout le reste de la mamie se déglingue de la même façon. Il y a un cou penché vers le pied de biche de la machine, raccordé par une bosse à un dos arrondi. Un cou de couturière, ça sert à mieux voir. Ça ne fait rien, je n'aime pas ce cou...* »

[Lecture numérique sur le site de l'éditeur](#)